

# Scolarité vécue sous pression

Les enfants souffrant de **dyslexie** doivent faire face à des défis quotidiens. Pour favoriser leur intégration scolaire, ils bénéficient de certains aménagements, mais le chemin demeure semé d'embûches.

MARTINE LEISER

**J**acqueline Ansias, qui préside l'antenne fribourgeoise de l'association Dyslexie Suisse romande, est avant tout une maman qui s'est battue pour les droits de son fils, Benjamin, souffrant de dyslexie. Un handicap, derrière lequel peuvent se cacher plusieurs «dys» (*voir ci-dessous*), qui touchent le processus d'apprentissage de la lecture, l'écriture, l'épellation et l'orthographe. «Quand Benjamin a commencé l'école, il avait de grandes difficultés à lire et à écrire. Il a fallu attendre trois ans pour que le diagnostic soit posé, malgré un suivi intensif par des logopédistes. Ce sont malheureusement des choses qui arrivent encore aujourd'hui.»

Parce que l'on ne comprend pas leurs difficultés – quand le diagnostic est posé tardivement – ces élèves peuvent se faire traiter d'incapables, ou doivent subir la traditionnelle rengaine: si tu veux, tu peux. «On leur reproche de ne pas suffisamment travailler, de ne pas s'appliquer à l'école et c'est révoltant. Car une fois qu'on a cassé l'estime de soi d'un enfant, il est difficile de le reconstruire.»

Pour cette maman résidant à Vuippens, il s'agit d'être vigilant durant la phase de diagnostic. Et il est essentiel que les parents se fassent confiance. «Si on sent que quelque chose ne va pas chez son enfant, il faut continuer à chercher des réponses, en demandant, si besoin, l'avis d'un deuxième spécialiste. Car la dyslexie se manifeste sous des formes diverses, ce qui en rend

le repérage problématique.» Aussi, plus le diagnostic est établi tôt, plus la thérapie est intensive, meilleurs seront les résultats.

## Un véritable marathon

Pour Benjamin, la première année d'école primaire marque le début d'un véritable marathon. Dès la deuxième année, il

n'arrive plus à suivre, mais sa motivation persiste. L'enseignante, compréhensive, fait alors des aménagements en fonction de ses possibilités. «Ce

regard de l'enseignant sur l'enfant est déterminant, et s'il n'est pas constructif, il peut faire beaucoup de dégâts.»

Les élèves dyslexiques sont reconnus pour être endurants dans l'effort et se distinguent par leur volonté, afin de compenser leur handicap. Car il leur faut travailler davantage pour y arriver, même après la fatigue d'une journée d'école. «Certains parents m'ont confié faire facilement deux à trois heures de devoirs par soir avec leur enfant, en primaire.»

Après avoir achevé sa deuxième année, Benjamin rejoint une classe de langage au sein de l'établissement d'enseignement spécialisé de la Gruyère, afin de bénéficier d'une prise en charge intensive. Mais il doit quitter ses copains, et la transition n'est pas facile à accepter. «Scolairement, le changement a été bénéfique, mais socialement, cela a été très dur. La tendance actuelle est de garder ces enfants

dans une structure traditionnelle. Mais est-ce que la thérapie y est suffisamment intensive? Cela pose quelques interrogations.»

## Le poids de la différence

Si, en primaire, les élèves ont tendance à mieux accepter un accompagnement différencié, lorsqu'ils grandissent, ils sont plus sensibles au regard des autres. Et cela peut favoriser leur isolement. Aussi, quand Benjamin rejoint le Cycle d'orientation de la Gruyère, son désir est de se fondre dans la masse. Mais la cadence est soutenue, le stress augmente, et rapidement, il constate qu'il n'y arrivera pas de cette manière. «Nous avons finalement dû négocier ferme pour aménager ses cours, afin qu'il puisse poursuivre ses classes en exigences de base.»

À l'époque, ces dispositions étaient souvent négociées au compte-gouttes, explique Jacqueline Ansias. Aujourd'hui, les enfants diagnostiqués dyslexiques ont droit à des mesures de compensation en fonction de leurs désavantages – c'est-à-dire du degré de leur handi-

**Les dyslexiques sont reconnus pour être endurants dans l'effort et se distinguent par leur volonté, afin de compenser leur handicap.**

cap. Concrètement, cela signifie qu'ils peuvent bénéficier, dès l'école primaire, d'aménagements censés garantir leur intégration et leur développement. «Mais dans le concret, c'est compliqué de les appliquer pour un handicap non visible.»

Les dyslexiques disposent, notamment, de plus de temps pour réaliser leurs tâches, ainsi que d'une réduction des devoirs. Certains professeurs proposent aussi d'adapter les évaluations, ou ne comptent pas les fautes d'orthographe ailleurs que dans cette branche. Cependant, le gros défi, pour cette maman, demeure que ces mesures soient reconduites d'une année à l'autre, sans que les parents doivent batailler ou perdre du temps à remplir des formulaires. «Il est clair qu'une certaine pression persiste.»

## Endurance et courage

Malgré les difficultés qu'il rencontre, Benjamin aime la lecture. À 15 ans, il démarre la collection des *Harry Potter* en lisant trois pages à l'heure, à 18 ans, il progresse à trente pages. «À l'adolescence, on constate qu'il y a souvent des progrès qui se font dans l'apprentissage. Et c'est pour cela que je dis aux parents qu'il ne faut jamais se décourager. Certes, le handicap est là, mais ce que l'on met en place pour accompagner l'enfant va faire la différence.»

Malgré l'endurance et le courage qu'il a fallu à Benjamin pour accomplir son parcours scolaire, la dyslexie demeure pour lui, à l'âge adulte, un défi permanent. ■



Pour la présidente de l'antenne fribourgeoise de l'association Dyslexie Suisse romande, Jacqueline Ansias, il ne faut jamais se décourager. «Ce que l'on met en place pour accompagner l'enfant va faire la différence.» ANTOINE VULLIQUOD

## Un congrès et des recherches

En Suisse, la dyslexie affecte 10% de la population, touchant un élève sur dix en moyenne – 1 à 2% des enfants en sont sévèrement atteints. Ce trouble, qui peut être détecté dès l'âge de cinq ans, est souvent associé à d'autres «dys», tels que la dyscalculie (incapacité à manier les chiffres), la dysgraphie (difficulté motrice à écrire), ou encore la dysphasie (trouble du langage oral). Parmi les outils existants, les logiciels peuvent s'avérer une aide précieuse dans le cadre scolaire.

«Il faut comprendre l'enfant, situer sa difficulté pour trouver le logiciel le plus adapté à son fonctionnement. Et c'est le défi. Mais ceux qui sont habitués à en utiliser un depuis l'école primaire en ont un grand bénéfice», note Jacqueline

Ansias, présidente depuis quinze ans de l'antenne fribourgeoise de l'association Dyslexie Suisse romande. «Notre rôle est d'informer les parents et les personnes touchées par ce handicap, qui peut durer plusieurs années, voire toute la vie, afin de leur apporter des solutions concrètes. Nous sommes là aussi pour partager notre expérience.»

L'association collabore également avec l'instruction publique pour une meilleure reconnaissance et une prise en charge du trouble. «Nous avons fait un pas en avant pour ce qui est de l'accompagnement scolaire. Néanmoins, il y a encore des personnes récalcitrantes qui pensent que de donner des compensations de désavantages à un élève, c'est l'avantager.»

## «Les dyslexiques sont toujours là»

Afin de mobiliser les personnes autour de la cause, l'association organise un congrès samedi 23 novembre, de 9 h à 13 h, à l'aula des Jeunes-Rives de Neuchâtel. L'occasion de découvrir la première du film *Mon dys à moi*, qui évoque le vécu de l'enfant durant l'école primaire. «Nous allons également profiter de l'événement pour faire le point sur les dernières recherches en neurosciences. Et aborder le thème des mesures d'aide et de compensation.» Pour Jacqueline Ansias, la cause avance. «Mais j'ai l'impression que si nous ne sommes pas présents pour dire que les dyslexiques sont toujours là, on aurait tendance à revenir en arrière.» ML